

nous quittâmes sans autre explication. Sans doute il ne passa pas la nuit plus tranquille que moi : car, lorsqu'il se présenta le matin, sa figure annonçait la fatigue et le désordre. Il avait en ce moment une ressemblance si frappante avec son père, la première fois que je le vis après la mort de celle qu'il aimait, que mon cœur tressaillit aux premiers regards que je jetai sur lui.

Après avoir déjeuné, sans que l'un de nous rompît le silence, je le fis asseoir près de moi ; et d'un ton que je cherchai à rendre sévère, je lui dis :

« Ignorez-vous, mon fils, le chagrin que vous me donnez ? — Si j'en devine la cause, Madame, le même objet, par des motifs bien différents, trouble également notre tranquillité. Je ne suis pas heureux non plus », ajouta-t-il en soupirant. Il se tut. Je vis que, loin de vouloir nier l'amour que lui inspirait Suzette, il oublierait volontiers, en parlant, que c'était à sa mère qu'il s'adressait ; je m'efforçai d'oublier moi-même et ce titre et ma sévérité.

« Vous n'êtes pas heureux, Adolphe ! et que manque-t-il à votre bonheur dans tout ce que peut désirer un homme de votre âge et de votre nom ? — D'être aimé, Madame, ou d'avoir la force de vaincre un amour que ma raison condamne, et qui est devenu malgré moi, une partie de mon existence. Ah ! ma mère, ne me blâmez pas, plaignez-moi. Tout ce que vous me direz n'égale pas ce que je me suis dit cent fois moi-même. Mais les réflexions les plus sévères avaient rapport à mon amour, et ce rapport leur prêtait un charme qui me séduisait, c'était m'occuper de Suzette, que de combattre le penchant qui m'entraîne vers elle. La honte de l'avouer à ma mère ne l'emporte peut-être pas sur le plaisir de parler d'elle ; c'est la première fois que j'en trouve l'occasion ; j'aurais voulu l'éviter, mais enfin jusqu'à ce moment ce fut dans la solitude seulement que le nom de Suzette s'échappa de mes lèvres. »

« Vous me faites rougir, Monsieur, de votre égarement et de la complaisance avec laquelle je vous écoute ; mais vous vous croyez malheureux ; Adolphe malheureux sera toujours sacré pour moi, alors même que je le verrai assez faible pour s'exposer à inspirer plus de pitié que d'intérêt. » A la rougeur qui couvrit son front, à la vivacité de son regard, je vis que, blessé de cette phrase, il allait répondre ; je m'empressai d'ajouter : « Qu'espérez-vous de cette passion insensée, que vous n'oseriez avouer devant tout autre qu'une mère trop indulgente ? Suzette élevée par mes soins, défendue par ma protection, Suzette, sans autre fortune que sa vertu, devient respectable pour vous ; et j'ose croire que la passion ne vous a point égaré au point de penser sans frémir à corrompre l'innocence, à violer sans pudeur le respect dû à ma maison. Mon fils, je n'ai jamais envisagé les devoirs que j'avais à remplir envers vous ; ma tendresse les rendait si faciles, qu'ils étaient pour moi une suite continuelle de jouissances ; mais, en me chargeant de Suzette, j'ai contracté devant Dieu l'obligation de veiller sur ses mœurs et d'assurer son bonheur. En poursuivant cette innocente créature, c'est votre mère que vous attaquerez ; ce n'est plus Suzette maintenant, c'est moi que vous trouverez partout opposée à vos projets ; et, si vous étiez assez malheureux pour l'engager à céder à votre passion, c'est votre mère qui en deviendrait responsable devant la Divinité. Ne vous plaignez pas de la sévérité de mes principes. Ah ! mon fils, c'est à ces principes religieux que vous devez mon existence ; c'est ma résignation aux volontés du ciel qui m'a donné la force de survivre à votre père. Adolphe ! Adolphe ! votre passion vous ferait-elle regretter que j'en eusse eu le courage ?

Ce reproche était trop vif sans doute, mais il m'échappa.

« Vous m'aviez promis de l'indulgence, madame, me répondit-il en versant des larmes de dépit, et vous me traitez comme un monstre qui mériterait de perdre la vie. Lorsque je donnerais tout mon sang pour prolonger ses jours de la durée des miens, ma mère m'accuse. . . . Ah ! Madame ! si vous pouviez lire dans le fond de mon cœur, vous sauriez qu'un amour invincible, qui fait mon désespoir, ferait demain, sans mon respect pour vous, le bonheur de ma vie. J'aime Suzette malgré moi, je l'aime au point de sentir que la mort me serait plus douce que l'idée d'en être séparé. Je n'ai jamais pensé à la séduire, je n'ai pu que détester mon amour et m'en nourrir sans cesse. Mais, sans la crainte d'affliger ma mère, qui pourrait m'empêcher d'épouser Suzette ? »

J'allais l'interrompre, il ajouta :

« Voyez, Madame, combien la noblesse perd chaque jour de sa considération (nous étions à la fin de 1789) : Suzette a tout reçu de la nature ; l'intelligence suppléerait bientôt en elle au défaut d'éducation. Si mon mariage était blâmé en France, j'irais à Saint-Domingue, où il serait moins troublé par les préjugés. Ne vous effrayez pas, Madame, ceci n'est qu'une idée, et non pas un projet. Des projets ! Il m'est impossible d'en former. Combattu par l'amour, par l'idée terrible de perdre votre amitié, je ne puis que souffrir ; trop heureux si la mort vient me délivrer d'une situation au-dessus de mes forces, et vous prouver qu'Adolphe n'est ni un ingrat, ni un monstre que sa mère dût soupçonner ? »

« Cessons, lui dis-je, cessons, mon fils, un entretien qui devient également pénible pour tous les deux. Vous n'exigerez pas que je m'excuse auprès de vous pour un mot que mon cœur désavouait au moment où ma bouche le prononçait. Tout ce que je vous demande est de ne pas voir Suzette avant que je ne vous aie écrit, car je sens l'inutilité de renouveler notre conférence, et la nécessité de nous rendre réciproquement la tranquillité. » Je me levai ; il en fit autant, et s'en allait sans tourner les yeux vers moi.

« Adolphe, m'écriai-je, vous n'aimez plus votre mère ! » Il me prit la main, la couvrit de baisers, et nous nous quittâmes en pleurant. A dîner, il me fit demander la permission de ne pas descendre ! je n'en fus pas fâchée dans la disposition d'esprit où nous nous trouvions. Je me retirai dans mon cabinet, où j'écrivis la lettre suivante :

MADAME DE SENNETERRE A ADOLPHE.

« Vous me fuyez, mon fils, et je suis forcée d'avouer que je craignais de vous voir, moi qui jusqu'alors souffrais toutes les fois que j'étais privée de votre vue. Je vous plains du fond de mon âme ; mais, mon ami, la société en nous plaçant dans un état élevé, nous a imposé des devoirs qui balancent les avantages que nous en recevons ; il y aurait de la lâcheté à les trahir, vous en êtes incapable. Il faut renoncer à Suzette, je n'ajouterai pas, ou à mon amitié ; j'attends de l'honneur un sacrifice que je ne veux devoir qu'à lui. Je me chargerai de procurer à cette enfant un établissement qui vous donne la satisfaction d'avoir contribué à son bonheur ; cette jouissance adoucira vos chagrins quand le jour sera venu où vous remercerez votre mère de sa sévérité. Je n'ose pas ajouter que j'exige cette condescendance de vous, je craindrais qu'un acte d'autorité ne m'enlevât un seul instant votre tendresse. Je vous envoie une lettre que votre père mourant me chargea de vous remettre ; c'est lui, Adolphe, c'est sa dernière